

André Paul

Biblissimo. L'Antiquité judaïque par les livres et les textes

par **Didier Luciani**

Université catholique de Louvain

Dans une forme d'accomplissement, André Paul, qu'on ne présente plus dans cette revue – il y tient depuis 1972 le « Bulletin de judaïsme ancien » – recueille, condense et surtout met à disposition d'un large public le fruit de plusieurs décennies d'études et de recherches savantes sur le texte biblique et son histoire. Son ambitieux projet ne vise à rien de moins que de resituer la « Bible », avant même qu'elle n'existe comme telle, dans l'espace géographique, culturel et littéraire diversifié de sa production et de sa réception initiale. Le lecteur « ordinaire » de l'Ancien et du Nouveau Testament peut, en effet, avoir l'impression fallacieuse que ce corpus scripturaire (parce qu'il est) devenu canonique, est non seulement unifié et ancien, mais aussi premier d'un point de vue théologique et chronologique, et que c'est à partir de lui seul que se développe toute une littérature seconde et secondaire (puisque non canonique) de réécritures et de commentaires postérieurs. Or, les découvertes récentes – notamment celle des manuscrits de la mer Morte – et la tendance générale à rajeunir la datation des textes bibliques, obligent à réviser ce modèle et à en adopter un autre qui nuance cette compréhension par trop hiérarchique, unilatérale et chronologique de la transmission : les textes qui finiront par être sélectionnés et plus ou moins harmonisés pour entrer dans le canon biblique font, en fait, partie d'une vaste galaxie que l'auteur propose d'appeler « Antiquité judaïque » et qui, d'un certain point de vue, peut être comparée aux Antiquités grecque ou latine. En outre, le texte biblique lui-même tel que nous le pratiquons habituellement s'avère bien moins unifié et beaucoup plus mouvant que ce que l'on

pourrait penser de prime abord. En bref, qu'il s'agisse des traditions ou de l'« Écriture » à laquelle elles se rapportent – dans la mesure où il est d'ailleurs possible de les distinguer –, pluralité et plasticité des formes textuelles sont de mise dès l'origine. À l'aune de ce nouveau paradigme et du concept qui cherche à le définir, les appellations de « pseudépigraphes », d'« apocryphes », d'« écrits intertestamentaires » et, a fortiori, celles de littérature « proto- », « deutéro- » ou même « extra- » ou « non canonique » pour désigner les différents éléments de ce riche terreau et, plus globalement, l'immense production littéraire des sociétés judaïques, s'avèrent en grande partie inappropriées.

L'ouvrage se compose de deux parties. Une première, en dix chapitres (p. 15-171), présente de façon quasi-exhaustive et méthodique la production littéraire non biblique de cette Antiquité judaïque en commençant à juste titre, par **un chapitre** sur les manuscrits de la mer Morte. Si bon nombre de données objectives concernant cette extraordinaire découverte et la saga qui s'en est suivie y sont fournies, ce chapitre (ch. 2: « Les révélations des manuscrits de la mer Morte », p. 21-40) permet aussi au lecteur familier des écrits d'André Paul (désormais AP) de réaliser assez vite que cette première partie de *Biblissimo* est aussi « Paul-issimo », l'auteur y reprenant ses thèses sur la déconstruction du « mythe essénien » (voir *Qumrân et les Esséniens. L'éclatement d'un dogme*, 2008) et sur la possible « complicité » entre esséniens et pharisiens. Les chapitres suivants concernent la Septante, ses multiples traductions (ch. 3: « La version grecque de la Loi et sa fécondité exponentielle », p. 41-59) et ses premiers interprètes, Aristobule et Philon (ch. 4: « La version grecque de la Loi et ses premiers interprètes », p. 61-76). AP recense ensuite les représentants d'une historiographie (ch. 5, p. 77-94) et d'une poésie (ch. 6, p. 95-103) judaïques dont le but principal était de traduire dans les catégories et les cadres conceptuels de la culture dominante (« à la manière des grecs ») leur patrimoine religieux et moral. Si, côté historiens, Flavius Josèphe est le plus célèbre, d'autres (Démétrios, Artapan, Eupolème, Cléodème Malchus, etc.), connus des seuls spécialistes, ne nous atteignent que par des témoignages très indirects et fragmentaires (surtout Eusèbe de Césarée et Clément d'Alexandrie). Il en va de même pour la plupart des poètes (Ézéchiél le tragique, Philon l'ancien, Théodote, etc.). Les quatre derniers chapitres de cette première partie abordent des dossiers essentiels comme le passage de la littérature prophétique à l'apocalyptique (ch. 7, p. 105-125) ; l'avènement du « système des rabbis » totalement centré sur la Torah et constituant les prémices du « judaïsme » classique (ch. 8, p. 127-142) ; l'émergence du courant mystique de la *Merkavah*, à partir de la vision du char divin d'Ez 1, attesté aussi bien par les *Chants pour le sacrifice du shabbat* que par les *Hékhâlôt* (ch. 9, p. 143-154) ; et enfin, la question disputée du *parting*

of the ways entre « judaïsme » et « christianisme » (ch. 10, p. 155-171), l'auteur faisant, encore une fois, preuve d'originalité et d'inventivité en préférant l'hypothèse discutable de *no man's lands* (espaces repérables de non-rupture, au moins jusqu'à la fin du IV^e s.) à celle – également conjecturale – des chemins qui se séparent (ou pas).

Par son retour aux textes et malgré son caractère anthologique et donc limité, la seconde partie de l'ouvrage est, à mes yeux, la plus intéressante et surtout celle qui est la plus à même de rencontrer les intérêts et les questions du public, instruit mais non spécialiste, visé. En trente chapitres de longueur variable (de 3 pages pour Déborah à 22 pages pour Énoch et le plus souvent de 5 à 10 pages), AP y présente une sélection assez large de traditions et de légendes (386 au total) relatives à quarante-six figures – classées selon leur ordre d'apparition dans le récit biblique – depuis nos « premiers parents » (Genèse: Adam et Ève) jusqu'à l'archange Michel (Daniel). Pour chacun de ces personnages et à chaque fois que cela est possible¹, l'auteur convoque deux types de témoignages: d'une part des « traditions » disséminées dans différentes sources d'origines géographiques et d'époques variées; et d'autre part des extraits de « livres » mettant en scène le héros étudié. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le patriarche Joseph a le droit à 15 p. (chap. 11, p. 285-299) et – outre les passages bibliques (AT et NT) qui le mentionnent – regroupe, sous son nom, vingt-cinq notices différentes: des textes de la *Préparation Évangélique* (Eusèbe de Césarée), du livre de la *Sagesse de Salomon*, du *Targum Néofiti* et de celui du *Pseudo-Jonathan*, du livre des *Jubilés*, des *Antiquités judaïques* (Flavius Josèphe), du traité *Sûkkah* (Talmud de Babylone), de *Bereshit Rabbah* (Midrash), des *Pirké de Rabbi Éliézer* (Midrash) et du *Testament des douze patriarches*. Du côté des œuvres littéraires dont Joseph est le protagoniste, sont cités l'*Apocryphe de Joseph* (4Q 371-373), le *De Iosepho* (Philon d'Alexandrie) et l'*Histoire de Joseph et Aséneth*. Chacun des ces textes (traditions ou livres) est brièvement introduit et situé.

Bien que ces dossiers ne comportent, à vrai dire, aucun texte « inédit », leur lecture – au gré des curiosités et des envies circonstanciées de chacun (qui Moïse, qui Hénoch, qui Jéthro, etc.) – ne manquera pas de procurer d'appréciables bénéfices. Tout d'abord, elle permet de toucher du doigt la grande diversité des traditions émanant de groupes et de communautés culturellement, historiquement et géographiquement distincts. Autrement dit, cette lecture permet de modérer sérieusement, voire de remplacer le mythe d'une unité originelle par la reconnaissance d'une pluralité primordiale et constitutive, tant du côté juif que chré-

1. Pour les douze fils de Jacob (ch. 9, p. 269-275), nous n'avons qu'un livre (*Testament des douze patriarches*). À l'inverse, pour Balaam (ch. 16, p. 335-341) ne sont présentées que des traditions.

tien. Ensuite, ces traditions diverses, dans leur souci permanent d'actualisation, d'interprétation et d'adaptation, nous prouvent que dès le départ, la matrice « biblique » a cherché à répondre aux défis de chaque époque et de chaque lieu. Ainsi, pour revenir au dossier de Joseph, il n'est pas difficile de deviner quelques questions sous-jacentes que se posent les auteurs de ces textes : est-il possible/permis pour des *Ioudaioi*, et à quelles conditions (risques et avantages), de vivre et d'exercer des responsabilités politiques en terre étrangère ? Les réponses – on s'en doute – varient grandement en fonction de la situation du locuteur. Enfin, et même si ce n'est pas le but recherché, j'avoue que – d'un point de vue tout à fait personnel – la lecture de cette littérature judaïque, aussi intéressante et éclairante soit-elle, a pour effet de confirmer et de renforcer mon appréciation de l'incomparable richesse, profondeur et génialité du texte canonique.

Quoi qu'il en soit, cette deuxième partie, lisible et compréhensible même si l'on ne souscrit pas à toutes les hypothèses et à tous les aspects de la reconstruction historiographique de la première, vaut largement le détour. Et cela d'autant plus que – outre une table des matières très détaillée (p. 465-480) – elle est servie par toute une panoplie de listes et d'index qui en facilitent la consultation : « Formules ou mots grecs » (p. 445-447) ; « Formules ou mots hébraïques » (p. 448-449) ; « Écrits judaïques mentionnés, présentés et/ou cités » (p. 451-454) ; « Index thématique et pluridisciplinaire » (p. 455-461) ; « Auteurs de l'Antiquité classique » (p. 462) ; « Textes cités du Nouveau Testament » (p. 463). Pour cet outil sans véritable équivalent en langue française : bravissimo !